

JEAN-CHRISTOPHE

RUFIN

LE SUSPENDU DE CONAKRY



AUREL,
LE CONSUL

LE NOUVEAU HÉROS DE
JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN

de l'Académie française

LE SUSPENDU DE CONAKRY



Comment cet Aurel Timescu peut-il être Consul de France ?

Avec son accent roumain, sa dégaine des années trente et son passé de pianiste de bar, il n'a pourtant rien à faire au Quai d'Orsay. Il végète d'ailleurs dans des postes subalternes.

Cette fois, il est en Guinée, lui qui ne supporte pas la chaleur. Il prend son mal en patience, transpire, boit du tokay et compose des opéras... Quand, tout à coup, survient la seule chose au monde qui puisse encore le passionner : un crime inexpliqué.

*

Suspendu, ce plaisancier blanc ? À quoi ? Au mât de son voilier, d'accord. Mais avant ? Suspendu à des événements mystérieux. À une preuve d'amour qui n'arrive pas. À un rêve héroïque venu de très loin... En tout cas, il est mort.

Son assassinat resterait impuni si Aurel n'avait pas trouvé là l'occasion de livrer enfin son grand combat.

Contre l'injustice.

Avec tout son talent d'écrivain (Rouge Brésil, prix Goncourt 2001, Le Collier rouge, Immortelle randonnée...) et son expérience de diplomate (comme ambassadeur de France au Sénégal), Jean-Christophe Rufin donne vie à Aurel et nous le présente dans une première histoire. Ne nous y trompons pas : suivre cet anti-héros au charme désuet est un plaisir de lecture mais aussi un moyen de découvrir les secrets les mieux gardés de la vie internationale.

18-III Studio de création Flammarion

Couverture : photomontage d'après Romolo Tavani © iStock,
DR Travel Photo and Video, John99, kzww et Hunter76 © Shutterstock.
Photographie d'Aurel Timescu : Pascal Ito © Flammarion.

Flammarion

Le Suspendu de Conakry

Du même auteur

Romans

Le Tour du monde du roi Zibeline, Gallimard, 2017 ;
Écoutez lire, 2017.

Check-Point, Gallimard, 2015 ; Folio, 2016 ; Écoutez
lire, 2015.

Le Collier rouge, Gallimard, 2014 ; Folio, 2015, Écoutez
lire, 2014, 2015.

Immortelle randonnée : Compostelle malgré moi, Guérin,
2013 ; Audiolib, 2013 ; Gallimard, 2013 ; Folio,
2014.

Le Grand Cœur, Gallimard, 2012 ; Folio, 2014, Écoutez
lire, 2013.

Sept histoires qui reviennent de loin, Gallimard, 2011 ;
Folio, 2012 ; Étonnants classiques, 2016, sous le titre
Les naufragés et autres histoires qui reviennent de loin.

Katiba, Flammarion, 2010 ; Folio, 2011 ; repris dans *Les
enquêtes de Providence*, Folio, 2015.

Le Parfum d'Adam, Flammarion, 2007 ; Folio, 2008 ;
repris dans *Les enquêtes de Providence*, Folio, 2015.

Les enquêtes de Providence, Folio, 2015.

La Salamandre, Gallimard, 2005 ; Folio, 2006.

Globalia, Gallimard, 2003 ; Folio, 2005.

Rouge Brésil, Gallimard, 2001. Prix Goncourt ; Folio,
2003 ; 2014.

Les Causes perdues, Gallimard, 1999. Prix Interallié ;
Folio, sous le titre *Asmara et les causes perdues*, 2001.

Sauver Ispahan, Gallimard, 1998 ; Folio, 2000 ; 2014.

L'Abyssin, Gallimard, 1997. Prix Méditerranée et Gon-
court du premier roman ; Folio, 1999, 2014 ; Écoutez
lire, 2004, 2012.

(suite en fin d'ouvrage)

Jean-Christophe Rufin
de l'Académie française

Le Suspendu de Conakry

Flammarion

© Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0814-1693-2

I

La foule regardait le corps suspendu. Une ligne continue d'Africains, hommes, femmes, enfants, occupait le quai et toute la digue jusqu'à la bouée rouge qui marquait l'entrée de la marina de Conakry.

Les regards se portaient vers le sommet du mât. Comme la marée était haute, la coque du voilier était presque au niveau des bords du bassin. Le corps se découpait sur le fond uniformément bleu du ciel tropical. On le voyait de très loin. Au balcon des villas du front de mer, de nombreux résidents tout juste éveillés fixaient cette image d'horreur. Certains avaient eu le temps de sortir des jumelles. Ils avaient reconnu dans la victime un homme blanc, attaché par un pied. Il avait les mains gonflées et sur son visage écarlate avaient ruisselé quelques filets de sang.

Autour du bassin régnait un silence absolu. On entendait seulement le bruit assourdi des bus, au loin, sur l'avenue.

L'alerte avait été donnée dès le lever du jour qui, sous cette latitude, se produit toute l'année à six heures du matin. La nouvelle s'était répandue très vite. Ceux qui traînaient sur la plage à cette heure-là, vendeurs ambulants, gamins engagés dans des parties de foot, marins qui bricolaient leurs pirogues, s'étaient précipités pour ne pas manquer l'événement.

Le soleil, en se dégageant de l'horizon, faisait éclater de lumière la surface étale de la mer. La chaleur était déjà intense et les peaux commençaient à dégouliner de sueur. Nul n'osait parler. Tout le monde observait car, ensuite, il faudrait se souvenir et raconter aux autres.

La police était arrivée au bout d'une vingtaine de minutes. Mais c'était une patrouille de quartier, deux hommes en uniforme dans un vieux véhicule grinçant. Seydou, qui servait un peu à tout dans la marina, les avait fait monter dans sa yole pour les conduire jusqu'au bateau. Un peu plus tard, dans un silence encore plus épais, les oreilles tendues des spectateurs avaient capté des cris aigus en provenance du voilier.

Sur son pont, on avait vu s'agiter une troisième silhouette. Comme le bateau était amarré

loin de la jetée et à contre-jour, il était difficile de distinguer ce qui s'y passait. Mais parmi ceux qui observaient la scène la main en visière, il y avait des marins habitués à scruter les horizons ensoleillés. L'un d'eux annonça que c'était une femme qui venait d'apparaître sur le pont. Un autre, un peu plus tard, la reconnut :

— C'est Mame Fatim, cria-t-il.

Et presque aussitôt un autre encore ajouta :

— Elle est complètement nue !

Alors, tout à coup, l'angoisse qui étreignait silencieusement la foule depuis la découverte du corps suspendu éclata en une hilarité nerveuse. Des centaines de personnes, alignées au-dessus de l'eau sale de la marina, commencèrent à rire bruyamment. Ceux qui n'étaient pas au premier rang riaient aussi mais sans savoir pourquoi. Ils se mirent à sauter et à pousser pour avoir leur part du spectacle. Une femme tomba à l'eau et deux enfants, qui se rassuraient en se tenant par la main, furent entraînés ensemble à sa suite sous la poussée de la foule. Quelques hommes plongèrent à leur tour pour secourir la femme qui ne savait pas nager et battait des bras en hurlant. Les gamins, eux, avaient réussi à agripper une échelle scellée dans la paroi de pierre de la jetée et ils remontaient en prenant garde de ne pas glisser sur les barreaux rouillés.

Presque au même instant, un groupe d'officiels, dont des policiers gradés, avait fait son apparition sur la terrasse du club-house et descendait le chemin sablonneux vers le bassin. Seydou avait ramené sa yole et il conduisit les nouveaux venus deux par deux jusqu'au lieu du drame.

La femme, sur le pont du voilier, avait été sommairement couverte avec le drap qu'un des policiers avait déniché dans les cabines. Elle attendait, à la proue, assise sur un coffre à voiles. Le pont était maintenant très encombré et les nouveaux arrivants n'avaient pas l'air à l'aise. Ils se tenaient tant bien que mal aux étais du mât. Puis un des gradés donna un ordre et quelques policiers commencèrent à s'affairer autour des manœuvres et à les détacher l'une après l'autre. Tout à coup, le cadavre suspendu par un pied à la drisse de grand-voile s'affala brutalement sur le pont, cognant au passage un des officiels. On le vit qui se tenait la tête et, pendant un long instant, personne ne s'occupa plus du corps. Tous les soins étaient réservés à l'homme en complet-veston que le mort avait heurté dans sa chute.

Des sirènes d'ambulance et de voiture de police retentirent en arrière du front de mer et se rapprochèrent. La circulation était difficile à

cette heure matinale. Il fallut un temps assez long pour que les gyrophares jettent des éclairs bleus sur le tronc des palmiers qui entouraient l'allée menant à la marina. Entre-temps, les silhouettes sur le bateau du drame s'étaient détournées de l'homme assommé. Il avait repris ses esprits et se frottait la tête, assis près de la barre.

Deux policiers firent descendre dans la yole la femme toujours enroulée dans son drap. C'était une jeune Africaine assez ronde, plutôt claire de peau. Elle avait les cheveux en désordre et le visage déformé par les pleurs. La rumeur enfla quand la barque accosta devant le club-house.

— Mame Fatim... c'est bien elle... chuchotait la foule.

Personne ne riait plus.

La femme monta dans une ambulance qui disparut, sirène hurlante.

La sortie du mort fut plus longue. La yole ne suffisait pas. Il fallut utiliser un Zodiac dont le patron de la marina avait la clef mais qu'il n'avait jamais conduit. Quand le cadavre fut débarqué, il se confirma qu'il s'agissait d'un Européen de haute taille, aux cheveux gris assez drus. La plupart des gens, sans le connaître, l'avaient déjà croisé sur la plage ces derniers

mois. Tout le monde savait que Mame Fatim vivait à son bord depuis quelques semaines.

Il était vêtu d'un pantalon de toile blanc léger et d'une chemise à fleurs bleu pâle. Quand deux policiers tirèrent le corps hors du Zodiac et l'allongèrent le dos sur le ciment du quai, la foule poussa un cri : la poitrine de l'homme était écarlate. Une longue plaie sanglante creusait, sur le thorax du mort, un véritable cratère. Rapidement, un policier recouvrit le corps d'un drap. Le sang l'imbiba et on ne vit bientôt plus, sur la masse sans forme, qu'une tache brune qui s'élargissait. Deux ambulanciers l'évacuèrent aussitôt.

À bord, les policiers guinéens continuaient de s'affairer, penchés en avant, pour recueillir des indices. Un fonctionnaire français du service des douanes passa aussi inspecter le bateau.

La foule, repue d'images morbides, commença à se disperser, en commentant la scène.

*

Il était midi quand le chauffeur déposa Aurel, membre du service consulaire de l'ambassade de France, à l'entrée de la marina. Malgré sa petite taille et ses membres fins, il lui fallut déployer beaucoup d'efforts pour s'extraire de la voiture.

C'était une Clio à deux portières, le véhicule le plus modeste et le plus déglingué du service, le seul que son patron, le Consul Général, l'autorisât à utiliser. Aurel se comportait comme s'il s'était agi d'une grosse berline : il faisait basculer le siège du passager et s'asseyait sur la banquette arrière prévue pour un enfant en bas âge. Il s'installait avec dignité, les genoux à la hauteur du menton et la tête touchant le plafonnier. Il en ressortait avec le même air d'importance. Après tout, « Sévère » était un des titres des empereurs romains, tout comme « Félix » d'ailleurs. Aurel n'avait jamais perdu de vue cette leçon de l'Histoire : la dignité comme le bonheur sont des attributs de la souveraineté. Chacun d'entre nous peut s'en saisir, s'il en a la volonté. C'est digne et heureux que le consul s'avança vers le club-house, entre une double haie de palmiers royaux au garde-à-vous.

Il aurait été difficile de deviner son âge. Malgré son crâne dégarni entouré d'une couronne de cheveux frisés poivre et sel, il avait des expressions presque juvéniles. Mais ses vêtements lui donnaient une silhouette de vieillard. Sa tenue de bureau habituelle se composait d'un costume rayé à trois boutons, d'une chemise à col pointu à laquelle d'innombrables lavages donnaient des reflets jaunes et d'une cravate à

rayures rouges et vertes. Quand il sortait, il enfilait toujours un long manteau de tweed croisé à larges revers qu'il tenait soigneusement boutonné. Pour protester contre le sort injuste qui l'avait exilé dans cette capitale africaine, il mettait un point d'honneur à ne rien changer à ses habitudes vestimentaires. Il était habillé comme il l'aurait été en plein hiver dans sa Roumanie natale ou, à la rigueur, en France, sa patrie d'adoption, et plus précisément à Paris. Par bonheur, il ne transpirait jamais.

Lorsqu'il traversa la terrasse dans cet accoutrement et entra dans le club-house, toutes les conversations s'arrêtèrent. Les curieux étaient partis. Il ne restait plus, accoudés au bar, que les habitués, le patron et un des policiers guinéens placés en faction pour éviter les pillages sur le bateau du drame.

Aurel détailla en un clin d'œil le petit groupe. À l'exception de l'Africain, tous les autres étaient des Blancs, la cinquantaine passée, bedonnants, le regard brillant d'alcool. Ils étaient vêtus de chemises Hawaï à peine boutonnées et ne portaient dessous qu'un maillot de bain ou un short. La plupart étaient chaussés de tongs ou avaient enfilé pieds nus de vieux mocassins de bateau.

En voyant ce petit personnage emmitoufflé s'encadrer dans la baie qui ouvrait sur la terrasse, les hommes vautrés autour du bar se redressèrent. On en vit un ou deux reboutonner leur chemise ou enfiler les chaussures qu'ils avaient ôtées en grim pant sur les tabourets.

Aurel connaissait bien cette réaction. Il savait qu'il s'en était fallu de peu dans la vie pour qu'il eût de l'autorité. Hélas, il lui manquait quelque chose d'indéfinissable : la première impression qu'il produisait n'était pas durable. Tout de suite après venaient les sourires en coin et les haussements d'épaules.

Aurel n'avait jamais mis les pieds au yacht-club. Pourtant, après ce premier moment de surprise, tout le monde l'avait reconnu. Le patron lança des œillades autour de lui. Quelqu'un ricana. Deux ou trois hommes, pour se donner une contenance et garder leur sérieux, se mirent à siroter le fond de leurs verres.

— Monsieur le Consul Général est en vacances, sans doute ? lança Ravigot, le patron.

Aurel savait que Baudry, son supérieur hiérarchique, Consul Général de France à Conakry, était membre du club, quoiqu'à sa connaissance il n'eût aucune compétence maritime. C'était seulement pour lui une occasion de boire en joyeuse compagnie, d'entendre les potins de la

ville et de raconter quelques bonnes histoires. Par exemple celle d'Aurel, l'adjoint calamiteux qu'on avait affecté dans ses services. « Un Roumain, figurez-vous, et qui parle avec un accent terrible. Il est tellement catastrophique que l'on ne peut rien lui confier. Je l'ai relégué dans un placard. Littéralement. Sans téléphone ni ordinateur. Vous me demandez pourquoi on ne l'a pas mis à la porte ? Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Tous ses chefs ont voulu se débarrasser de lui, moi comme les autres. Mais il est fonctionnaire titulaire, hélas. »

— Ah, l'engeance ! éructa Ravigot.

Il avait tenu un garage à Bayeux et ne jurait que par la libre entreprise.

— Nuançons, objecta un habitué, professeur de sciences naturelles à la retraite, qui pêchait de temps en temps sur une barcasse, sans jamais rien prendre.

Toutes les fenêtres du bar étaient ouvertes. Des bouffées d'air tiède montaient du bassin et ramenaient des odeurs de marée et de fruits pourris.

— Entrez, entrez, monsieur le Consul, renchérit Ravigot.

Le patron, comme tous les expatriés, connaissait la hiérarchie subtile des ambassades. Il prononçait le mot « consul » avec une désinvolture

qui montrait assez qu'il était familier de l'autre, le vrai, le « général ».

— Merci.

Aurel avança jusqu'au bar avec l'air le plus grave possible. Mais c'était fini. Il était trop tard. Tout le monde souriait en le regardant trotter dans son manteau qui lui descendait aux chevilles. À mesure qu'il approchait, sa petite taille devenait plus manifeste. La normalité avait changé de camp, après être passée un court instant de son côté. De nouveau, le naturel, c'était d'être presque nu ou vêtu d'une chemise à fleurs ridicule, avachi devant un verre de Ricard, et de sentir la sueur. Aurel ne s'était pas attendu à autre chose.

Parvenu devant le bar, il fouilla dans la poche de son manteau et sortit une liasse de cartes de visite. Il en tendit une au patron. Puis, en attendant sa réaction, il se donna une contenance en se fourrant entre les dents un fume-cigarette en ambre sur lequel était vissé un mégot de Camel sans filtre.

Ravigot lut la carte attentivement. Sous l'entête bleu-blanc-rouge du ministère des Affaires étrangères étaient inscrits son nom, Aurel Timescu, et son titre, « Consul de France ». Le patron était un grand gaillard que l'âge avait alourdi de graisse mais qui gardait un visage

osseux, buriné de rides. Il s'y entendait pour jouer les indignés. Ses colères feintes, si elles impressionnaient les nouveaux venus, faisaient se tordre de rire les habitués. Il passa la carte à l'ancien professeur et elle circula de main en main.

— Regardez ça, vous autres. Et tâchez de bien vous tenir devant monsieur le Consul.

Il fallait le connaître pour voir que son œil, sous le sourcil broussailleux, brillait d'un éclat ironique et mauvais.

— Et qu'est-ce que l'on peut faire pour vous, monsieur Timescu ?

— Parlez-moi du mort.

— Mayères ?

— C'est son nom ?

Aurel avait sorti un calepin en moleskine et prenait des notes avec un petit porte-mine en argent.

— Oui. Jacques Mayères. Au fait, qu'est-ce que vous prenez, monsieur le Consul ?

— Vous avez du vin blanc ?

C'était une des faiblesses d'Aurel. Baudry ne s'était pas privé de la décrire. « Il boit comme un cochon, avait-il affirmé. Forcément, dans son placard, il faut bien qu'il s'occupe... » Mais la passion d'Aurel pour le vin blanc était une autre

histoire que son supérieur ne pouvait pas soupçonner : le vin de Tokay, les vignes d'Europe centrale, une immense nostalgie de ces terres où se mêlaient pour lui une abjecte barbarie et la civilisation la plus raffinée.

— Non, malheureusement. Je peux vous proposer de la bière, du rouge, des sodas.

— Alors, rien. Merci. Vous connaissiez bien le défunt ?

— Si on le connaissait ? Mais, tenez, hier encore, il était à votre place, accoudé à ce bar, et la plupart de ces messieurs l'ont vu.

Un grommellement approbateur monta de la petite troupe.

— Il y a longtemps qu'il séjournait dans votre marina ?

— Près de six mois. On est en février ; il était ici depuis la fin de l'hivernage, en septembre.

— Je suppose qu'il vous a montré ses papiers, en arrivant ?

Le patron ne se contentait pas de tenir le bar. Il était responsable du yacht-club et chaque nouvel équipage avait l'obligation de se présenter à lui. Il devait prévenir la police et les douanes si le bateau provenait de l'étranger.

— Il me les a montrés, bien sûr.

— Et vous avez gardé des photocopies ?

Ravigot sourit et saisit son verre. Il vida d'un trait le fond de pastis qu'il contenait.

— Vous savez, ici, c'est à la bonne franquette. On fait confiance. Ce type était honnête, ça se voyait. D'ailleurs, depuis qu'il est arrivé, jamais d'histoire.

— Donc, vous n'avez pas gardé ses papiers.

Le patron se passa une main sur la nuque. Elle revint luisante de sueur.

— Vous êtes bien sûr que vous ne voulez pas vous mettre à l'aise ? insista-t-il. On est entre nous.

Aurel ne prêta pas attention à la question.

— Les autorités guinéennes ont peut-être conservé une copie de ces documents ?

— Les autorités guinéennes ! répéta le patron avec un regard circulaire qui suscita quelques sourires. Oh, sûrement. Vous savez comment leur administration est faite... Un exemple d'ordre et de discipline !

Aurel baissa les yeux et regarda ses chaussures. Imbibées de cirage à longueur d'année, elles avaient ramassé tout le sable de l'allée. On aurait dit de la viande panée. Il soupira et reprit son calepin.

— Vous vous souvenez de son âge ?

— Soixante-six ans. Je le sais parce qu'il était du mois d'août, comme moi. Un Lion, les

meilleurs ! À trois jours près, on avait cinq ans d'écart.

— Il vous a dit ce qu'il faisait avant ?

— Il ne parlait que de ça. Vous savez ce que c'est que les retraités. Enfin, vous êtes trop jeune, mais vous verrez.

C'était une petite revanche qu'il prenait sur les clients qui, tous les jours au bar, devaient lui casser les pieds avec leurs souvenirs professionnels.

— Il avait monté une entreprise en Haute-Savoie.

— Dans quelle branche ?

— C'est le cas de le dire ! Le bois, c'était ça, sa branche...

Avec cette mauvaise plaisanterie, Ravigot avait fait revenir des sourires sur le visage des habitués.

— Son père ou son grand-père, je ne sais plus, avait créé une petite scierie. Il avait commencé à y travailler à seize ans. Quand il avait hérité de l'affaire, il l'avait développée. À la fin, c'était le plus gros dans sa région. Il contrôlait toute la filière, depuis l'achat des bois sur pied jusqu'à la fabrication de meubles. Et il les exportait jusqu'en Arabie saoudite.

— Vous savez ce qu'est devenue son entreprise ?

— Il l'a vendue. À des Chinois, si j'ai bien compris. Il a touché un gros paquet.

— Des enfants ?

— Non, justement. Il disait qu'il était libre.

— Jamais marié ?

— Ça, il n'en parlait pas trop.

— Si, si, intervint un des consommateurs. Moi, il m'a dit qu'il avait une femme en France.

— Il transportait beaucoup d'argent avec lui ?

— Il devait avoir une bonne réserve dans le bateau. Il payait tout en liquide. Souvent des billets de cinq cents euros qu'il ne se donnait même pas la peine de changer en francs CFA.

Aurel notait tout scrupuleusement. Ravigot avait déjà rempli deux fois les verres. L'heure tournait. Tout le monde avait faim. L'interrogatoire commençait à paraître un peu long.

— C'est des informations consulaires que vous cherchez ?

Aurel se troubla. Pour le consulat, il n'avait besoin que de renseignements d'état civil. Or, il s'était laissé entraîner sur une autre pente. Le patron ne pouvait pas savoir que, dans une vie antérieure, Aurel avait voulu travailler pour la police. Il ne s'était jamais consolé de ne pas mener d'enquêtes. C'était une vocation contrariée. Il aurait mis là-dedans son sens de l'observation et de la psychologie, sa rigueur de joueur

d'échecs. Il était persuadé qu'il aurait eu du génie. Chaque fois qu'il le pouvait, Aurel aimait mener sa propre investigation, en marge de la police et pour son seul profit. C'était un hobby, en somme, mais qui devait rester secret et il ne fallait pas éveiller les soupçons.

— Je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, dit-il par antiphrase, car il s'agissait, justement, de poursuivre encore un peu ses demandes. La fille qu'on a trouvée à bord, vous la connaissez ? Elle est arrivée avec lui ?

Et, pour ne pas paraître sortir de sa mission consulaire, il ajouta :

— Elle est française ?

— Française ! Mame Fatim ? Elle voudrait bien et elle a tout fait pour ça.

Il y eut des ricanements. Plusieurs baissèrent les yeux. Aurel comprit qu'ils avaient tous côtoyé la jeune femme, et sans doute d'assez près.

— Mayères ne l'avait pas épousée ?

— Il en aurait bien été capable, si ça avait continué, dit le professeur en retraite. Pour ça, sauf le respect qu'on doit aux morts, c'était un sacré couillon.

Le patron entrechoqua des verres et Aurel sentit que c'était pour faire diversion. Il avait jeté au vieux prof un regard noir.

— C'est pas le tout, dit Ravigot en jetant un coup d'œil à la grosse montre de plongée jaune et noire qui ornait son poignet velu. Il faut que j'aille prendre la météo. Et les Anglais qui m'attendent à leur bord pour déjeuner...

Aurel était fermement congédié. Il referma son calepin et salua l'assistance. Personne ne bougea, à part lui. Il marcha lentement jusqu'à la terrasse, en évitant les fauteuils d'osier garnis de coussins à rayures bleues et blanches. Deux ventilateurs, au plafond, barattaient l'air moite et agitaient un écœurant mélange d'odeurs de poissons morts et de corps en nage. Parvenu à la porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse, il s'arrêta un instant. Cela lui suffit pour tout enregistrer. Le club-house était situé en hauteur mais de sa terrasse on ne pouvait pas voir l'ensemble du bassin. À part le bateau du drame, seuls quatre voiliers étaient au mouillage. L'un d'eux devait abriter une famille car des vêtements d'enfants et de femmes séchaient, étendus sur des cordages ou posés au soleil sur les lattes chaudes des ponts. Tous ces bateaux étaient regroupés mais celui de Mayères était ancré à une grande distance des autres, dans l'angle opposé du bassin.

Aurel nota aussi que le long du quai étaient amarrées quantité de barcasses et d'annexes dont la plupart ne devaient jamais servir.

— Votre établissement est très agréable, lança-t-il tout de go, en se retournant vers le patron.

Cet effet-là aussi, il le connaissait bien. Dérouter ceux qui s'étaient copieusement moqués de lui en s'offrant une sortie flamboyante, si totalement inattendue qu'elle en devenait inquiétante.

— À titre personnel, j'ai beaucoup aimé cet endroit. Je reviendrai.

Aurel avait prononcé ces paroles sur un tel ton de majesté que les assistants en restèrent cois.

Avant de plonger dans la flaque de soleil qui inondait la terrasse, il sortit de sa poche une paire de lunettes noires. C'était un modèle conçu pour les glaciers qu'il avait trouvé en France dans un magasin de sport. Des caches en cuir sur les côtés retenaient totalement la lumière. Ainsi protégé du monde extérieur, il s'engagea dans l'allée sablonneuse qui menait à la sortie, en essayant de ne pas penser à ses pauvres chaussures.

II

Aurel rentra directement à l'ambassade. Il détestait le sourire des gendarmes qui gardaient la porte d'entrée. C'était toujours la même comédie. Conduite par un vieux Guinéen ridé qui avait connu la colonisation et les heures noires de Sekou Touré, la petite Clio blanche n'avait pas l'air d'un véhicule officiel. Contrairement aux grosses berlines sombres de l'Ambassadeur ou du Consul Général, son arrivée ne provoquait pas l'ouverture empressée du portail. Un gendarme sortait, s'approchait avec circonspection, se penchait à la portière.

— Ah, c'est toi, Mohamadou, disait-il en reconnaissant le chauffeur.

Puis, il remarquait Aurel, tassé à l'arrière, et le saluait.

— Oh, monsieur le Consul ! Excusez-moi. Je ne vous avais pas vu.

Tout ça avec un sourire qui en disait long. Ensuite, le gendarme ouvrait parcimonieusement un seul des battants et la voiture devait se faufiler dans l'espace étroit. Peu importait à Aurel ; il en avait vu d'autres. La vie l'avait doté, par la force des choses, d'une résistance inépuisable face à des vexations bien plus humiliantes. La Roumanie de Ceausescu, où il avait grandi, était à cet égard une école d'une exceptionnelle rigueur, qui armait à jamais contre la bêtise et le mépris.

La Clio le déposa devant le bâtiment consulaire mais il décida de ne pas y entrer tout de suite. Il traversa la cour d'honneur. Quatre jardiniers s'y affairaient autour d'une pelouse ornée de petits massifs de fleurs. Des jets d'eau donnaient un peu de fraîcheur. Il contourna la chancellerie et, en descendant quatre marches, gagna le service de coopération policière. Un planton guinéen le salua avec respect. Aurel lui en fut reconnaissant. D'une manière générale, il avait le sentiment que les Africains le traitaient avec plus d'égards. Il préférait ne pas donner à ce fait une explication raciale. Ce n'était pas parce qu'il était blanc et que tous les Blancs suscitaient encore souvent une sorte de crainte héritée des époques brutes de la colonisation. Il était convaincu que les Africains portaient une

attention particulière et peut-être de nature magique à l'*esprit* des personnes qu'ils rencontraient. Aurel aimait penser qu'ils le respectaient parce qu'ils avaient décelé en lui une âme généreuse et pure.

— Le commissaire Dupertuis est dans son bureau ? demanda-t-il au planton.

— Oui, monsieur le Consul.

— Seul ?

— Il est avec le commissaire Babacar Bâ.

— Je peux le voir ?

— Je vais le prévenir.

Le planton téléphona.

— Il vous attend, monsieur le Consul.

Aurel emprunta le couloir qui lui était familier. De tous les chefs de service de l'Ambassade, le commissaire Dupertuis était le seul qui lui témoignât de l'amitié. Il est vrai qu'Aurel avait déployé d'importants moyens de séduction à son égard. Ils s'étaient reconnu une passion commune pour les romans policiers et Aurel avait fait découvrir à Dupertuis des œuvres peu connues. Surtout, il lui avait fait une démonstration de ses talents de pianiste. Quand le commissaire avait donné une fête chez lui pour ses cinquante ans, Aurel avait accepté de jouer toute la nuit. Son répertoire de café-concert y était passé en entier. Les convives étaient ravis. Aurel

n'avait commencé à boire que vers onze heures du soir. Quand il avait fallu l'évacuer ivre mort à deux heures du matin, il n'y avait déjà plus grand monde et personne ne s'en était aperçu.

Dupertuis était assis devant son bureau et son collègue guinéen installé devant lui sur un fauteuil en cuir. Le commissaire était un homme rondelet. Son visage lisse, à la peau luisante et rose, évoquait la bonhomie et la ruse d'un paysan élevé au grand air. Il était natif de Saint-Jean-d'Angély, ville dont il parlait souvent comme d'une capitale en déclin ; il semblait en avoir conservé lui-même, sous des dehors frustes et malgré la modestie de son extraction, un raffinement presque aristocratique.

— Entre, Aurel. Quel plaisir ! C'est toi qui remplaces Baudry pendant ses vacances ?

— Je ne sais pas encore. Mais c'est moi qui suis allé relever les informations consulaires à la marina.

— Drôle d'affaire, hein ? On en parlait justement avec Bâ. C'est lui qui est chargé de l'enquête. On est en Guinée, je n'ai aucun pouvoir de police judiciaire ici ; l'affaire relève de la police guinéenne. Pas vrai, Babacar ?

Le commissaire tenait visiblement à montrer à quel point il était respectueux de la souveraineté africaine.

— Vous avez des informations sur la victime ? avança prudemment Aurel.

— Il connaissait pas mal de monde ici, j'ai l'impression.

— C'est curieux pour un touriste. Vous savez qui il voyait ?

— Surtout les gens qui ont des bateaux. Par exemple le mari de la secrétaire de l'Ambassadeur. Un de nos gendarmes aussi, celui qui a gagné des compétitions de dériveurs en France. Plusieurs gars des services économiques. Sûrement beaucoup d'autres. Les gens m'appellent pour me demander des nouvelles depuis qu'ils ont su...

— Pourtant, je ne crois pas qu'il ait été immatriculé au consulat.

Aurel avait téléphoné depuis sa voiture avec le portable du chauffeur car lui-même, pour être tranquille, n'en possédait pas. Arlette, la responsable du fichier des Français enregistrés, avait fait de mauvaise grâce une recherche rapide.

— Tu sais ce que c'est, ces marins, gémit le commissaire. Ils ne se considèrent pas comme des résidents.

Aurel soupira, avec l'air navré qu'il prenait devant des officiels, à l'époque communiste en Roumanie, quand il ne connaissait pas l'opinion de son interlocuteur.

N° d'édition : L.01ELIN000472.N001
Dépôt légal : mars 2018